

BENOIT MALON...

Tous nos respects vont à ce penseur qui, parvenu de la condition la plus humble au sommet du savoir, n'ambitionna nulle faveur: ni la célébrité tapageuse des économistes de cabinet, ni la renommée que procurent les tréteaux des réunions populaires, ni la richesse, surtout, le dissolvant de toute science et de toute honnêteté.

Malon possédait au suprême degré cette ténacité dans le travail et cette modestie dans l'érudition qui sont, en notre société déclinante, l'apanage exclusif de la classe ouvrière. Il fut pâtre, condition voisine de la domesticité; il meurt philosophe, admiré pour son œuvre, vénéré pour son caractère.

On assure que la fortune et la naissance engendrent nécessairement le bonheur. Cela est peut-être exact. Mais que la pauvreté inspire les grandes actions et les héroïsmes inconnus, c'est ce qu'on ne saurait révoquer en doute quand, aux exemples des hommes du peuple qui ont enrichi dans les sciences et dans les lettres le patrimoine de l'humanité, on peut ajouter celui de Malon plantant sur les ruines prochaines de l'individualisme bourgeois le dévouement et l'amour, fleurs chétives, sans doute, de culture impossible, peut-être, mais qu'il faut d'autant plus réchauffer au soleil du souvenir. Il est fort improbable qu'on puisse jamais bannir de ce monde, dont ils sont la règle de conduite, l'égoïsme et toutes les mauvaises passions. Nous n'en devons pas moins une affectueuse mémoire aux natures d'exception qui s'employèrent à élever sur la maxime: *Tous pour un*, la maxime: *Un pour tous*.

Malon n'était pas le savant qui n'a soif de connaître que pour sa propre satisfaction. Comprenant que l'idée est le fruit de travaux et de réflexions séculaires, la résultante des efforts de milliers d'individus qui l'ont tour à tour fortifiée et mûrie, il considérait les idées que son cerveau avait dégagées de leur gangue, non comme une propriété personnelle dont il eût le droit de jouir seul, mais comme une propriété collective, qu'après avoir goûtée soi-même il faut faire goûter à d'autres. Conserver ne fût-ce qu'une heure, l'usufruit d'une pensée neuve (ou crue telle, car est-il rien de nouveau sur notre globe?) lui aurait paru monstrueux. A peine conçue, l'idée devait être transmise, livrée à toutes les études, semée dans toutes les intelligences, pour en sortir amendée, épurée, plus robuste, comme le grain tombé de l'épi retourne à la terre qui le fécondera.

Ce qui est propre à inspirer les méditations du philosophe et à bouleverser le système hâtif, probablement chimérique, à coup sûr incomplet, qu'on a appelé l'atavisme, c'est la haute et vaste science de Malon, acquise en si peu d'années, et substituant à une jeunesse ignorante une extraordinaire virilité intellectuelle.

Il est des millions d'hommes auxquels le hasard de la filiation a légué un cerveau affiné, doué de la propension éducative. Leurs pères se sont d'âge en âge transmis avec la possession des connaissances humaines une faculté native d'assimilation, sinon d'invention, qui semblait de nature à étendre, par un apport personnel, le domaine du savoir.

Que produisent-ils cependant, ces favoris de la naissance, qui contribuent, je ne dis pas même au perfectionnement d'autrui, mais au perfectionnement de leur individualité? Rien ou à peu près; combien l'ont constaté avant nous? Les classes, aristocratiques apparaissent dénuées de toute science. Leur cerveau, bien que vierge et robuste comme les terres du Nouveau-Monde, est incapable de féconder le moindre grain de froment. L'ivraie l'a envahi, étouffant le germe, et c'est à peine si de loin en loin quelque personnalité se dresse au-dessus de cette foule qui devrait pourtant fournir aux prétendues lois de l'atavisme une mine d'arguments et de preuves irréfutables.

Les travailleurs, au contraire, ceux que la fatalité de la naissance a privés de l'atavique organisation cérébrale, les condamnant aux pires travaux pour supporter le combat de l'existence, ceux-là abondent en individualités qui, à l'exemple d'Homère le «*mendiant d'Ionie*», de Job le lépreux, de Galilée, de Newton, de J. Watt, de Fulton, de Jacquard, apportent à la collectivité un tribut considérable.

Si l'hérédité est autre chose qu'une métaphysique nouvelle, sujette à l'erreur comme toute métaphysique, le cerveau des hommes dispensés du labeur manuel, vierge encore et habilement préparé à recevoir la semence intellectuelle, ne devrait-il pas donner sa moisson comme les terres chaudes et fertiles, tandis que le cerveau de l'ouvrier, fermé depuis des siècles à la science ambiante, resterait rebelle à toute éclosion d'idées? D'où vient donc ce renversement apparent de la logique? De ce que la pauvreté est la *Venus genitrix* du savoir, et que sa revanche sur la richesse, source de l'oisiveté, partant de l'ignorance, est précisément de stimuler le labeur manuel en lui faisant une loi de se grandir.

Mais, dira-t-on, la prospérité universelle, telle que la conçoit le socialisme, serait donc l'arrêt de mort de l'intelligence? Non, certes, car la véritable supériorité d'esprit, sachant qu'elle est une faveur du hasard, départie seulement à quelques-uns, n'ambitionnerait d'autre récompense que de se manifester et associerait le travail à sa propre gloire, lui tressant, comme Malon, la couronne due à l'auteur premier de toute civilisation. Mais si cette association du travail producteur et du travail de la pensée était impossible, nous dirions sans hésiter: *Meure l'intelligence, plutôt que de lui soumettre le Travail ! Vivre cinquante années, puis mourir: voilà notre lot. A quoi bon dès lors chercher d'autre satisfaction que celle des besoins du corps?*

Quant à l'auteur du *Socialisme intégral* ce fut, redisons-le, une nature d'exception. Saluons en lui l'apôtre d'une belle et noble chimère, l'entité de ce peuple puissant et bon qui, bien qu'opprimé depuis des siècles, ne voudrait, si c'était possible, devoir sa légitime part de bonheur qu'à la douceur et à la persuasion.

Fernand PELLOUTIER
